

« Elle ne savait pas me voir » Genèse d'un désir de mourir

Geneviève MOREL

J'ai reçu madame X, âgée de 41 ans, lors d'un unique entretien pour une présentation clinique à l'hôpital. Elle y était pour une énième tentative de suicide : depuis quelque temps, elle s'injecte régulièrement de l'air dans les veines, suicide qui ne laisserait pas de traces visibles, selon elle. En effet, l'une de ses préoccupations est de ne pas effrayer son entourage et surtout ses enfants qui découvriraient son cadavre. Auparavant, elle a utilisé, depuis plus de vingt ans, un nombre impressionnant de moyens : intoxication à l'aspirine ou au Lexomil, défenestration, auto-immolation, ingestion de verre pilé ; elle s'est aussi jetée sous une voiture. Naguère, elle avait imaginé se suicider avec une bonbonne de gaz dans sa voiture, et encore de se tuer avec une carabine, mais elle y avait renoncé, à cause du danger d'explosion dans le premier cas, et pour ne pas paraître défigurée aux yeux de ses enfants dans le second.

Cette série impressionnante de tentatives de suicide, dont elle a été sauvée par miracle à chaque fois à cause de la vigilance d'un entourage attentif – et de la chance, à laquelle, il faut bien le dire, on aurait tort de se confier pour l'avenir –, s'accompagne d'une affirmation décidée de son envie de mourir : « J'ai décidé de mourir, c'est tout. » Ce désir remonterait à l'enfance : « J'ai envie de mourir depuis l'enfance. » Et s'appuierait sur un refus de vivre : « Je n'aime pas la vie. » Pourtant, un examen attentif montre une évolution dans ce désir de mourir, ou plutôt une aggravation nette depuis le décès de sa mère survenu en 1999, voire un changement qualitatif. C'est ce que je voudrais retracer ici, en explicitant, autant que faire se peut à partir d'un unique entretien, la genèse de ce désir de mourir.

L'amour des enfants

M^{me} X est l'aînée de quatre filles, son père et sa mère étaient bateliers sur une péniche ; les deux, alcooliques. Le père allait boire au café, la mère buvait sur le bateau, et au retour du père éclataient de violentes bagarres. Le souci de M^{me} X était avant tout de protéger ses sœurs de sa mère « très méchante », ensuite des coups perdus pendant les bagarres de leurs parents, de les consoler enfin, lorsque le père

finissait par mettre la mère à terre en la rouant de coups : « Les bébés, j'adorais ça. Je gardais les bébés et je n'acceptais pas que ma mère les touche. C'est la plus belle chose au monde. » Ce souci de protection de ses petites sœurs primait à l'évidence – on en verra l'importance – sur celui de défendre sa mère contre les coups de son père.

Une anecdote nous montre M^{me} X, à 14 ans, aux prises avec l'irresponsabilité parentale. Sa dernière sœur venait de naître et criait de faim, tandis que ses deux géniteurs buvaient au café. Emmenant sa ribambelle de sœurs, M^{me} X se précipita au café. Elle demanda le biberon du bébé à sa mère qui lui répondit que « ça pouvait attendre ». Elle pria alors son père de la ramener au bateau pour faire ce biberon. Le commentaire de sa mère, ivre, fut : « De toute façon, tu couches avec ton père ! » Si M^{me} X supportait tout cela – cet « enfer » chez ses parents –, c'était pour l'amour de ses sœurs : « Je voulais quelqu'un à aimer. »

« Je m'en voulais à mort »

Elle essaya d'échapper à cet « enfer » à 18 ans, alors qu'elle faisait un BEP de sténodactylo, en cherchant refuge auprès de sa grand-mère, mais le destin la rattrapa sous la figure d'un batelier qui coucha avec elle. Ce premier rapport sexuel lui causa une telle horreur qu'elle avala une grande quantité d'aspirine et fit ainsi sa première tentative de suicide. Visiblement dépassée par les événements (« ça a été trop vite »), et alors qu'elle voulait « casser » la relation, elle se retrouva enceinte et mariée après un arrangement entre les parents des deux fiancés. À la naissance, le bébé, une fille, fut malade. M^{me} X commente cet événement avec une précision extrême qui contraste avec sa difficulté à dater ses tentatives de suicide : « Six jours après sa naissance, ma fille est tombée malade. On ne savait pas si elle allait mourir. Ça a duré neuf jours. J'ai fait de la dépression, je pleurais tout le temps. J'avais peur de ne pas y arriver, j'ai regretté de l'avoir. C'est de ma faute, le bon Dieu me punit, il va me la retirer. *Je m'en voulais à mort*. Après, dès qu'elle tombait malade, je paniquais. J'ai eu une dépression qui a duré cinq mois. Personne ne s'en est aperçu. Je pleurais, je n'avais envie de rien. Je soignais ma petite parce qu'elle était là. Je voulais me jeter dans le canal, c'est ma petite qui me retenait. » Pour M^{me} X, cette première naissance fut donc accompagnée d'une dépression sévère avec une forte culpabilité.

L'idéal maternel et sa chute

Ensuite, M^{me} X ne vécut que dans l'espoir d'avoir un second enfant, n'acceptant les rapports avec son mari que pour cette raison. À la naissance de son fils, elle fit une légère dépression. Lorsque l'aînée fut proche de ses 6 ans, elle refusa de rester sur le

bateau et exigea de son mari qu'ils prissent un café en gérance. En effet, les enfants de bateliers étaient envoyés en pension à cet âge et, pour rien au monde, elle n'aurait accepté que sa fille soit confiée aux « sœurs Postiaux », qui tenaient l'établissement où on l'avait mise au même âge, une prison sombre et rigide dont elle garde les pires souvenirs.

Dans leur café, elle se fit des amis et commença une liaison avec P., un soudeur. Un jour, un client dont elle avait fait son confident (elle ne se confiait pas à son amant, de peur qu'il ne « tue le père de ses enfants ») lui fit des avances. Persuadée que ce client qu'elle croyait son ami la prenait en fait pour une prostituée, elle prit du Lexomil dans le café et s'éroula devant tout le monde. P. alla chercher son mari et on la conduisit à l'hôpital. « Je ne comprenais pas ce qui se passait », dit-elle. Puis, quelques jours après, elle eut une *illumination* : « C'était comme si on ouvrait un grand rideau. » Elle comprit alors qu'elle ne pouvait pas supporter son mari.

Interrompons notre récit pour un bref commentaire : une telle « illumination » ne paraît-elle pas invraisemblable ? Ne lui était-il pas évident qu'elle détestait son mari depuis le début ? Eh bien, non. M^{me} X, depuis leur rencontre, ne savait pas ce qui lui arrivait, totalement aliénée... à quoi ? À l'idée que « ça ne se faisait pas de divorcer ». C'est que, en effet, elle *devait* suivre le modèle maternel – dont nous commençons alors à mesurer la force – qui impliquait de rester pour les enfants, quelle que soit la souffrance de la mère. D'ailleurs, à cette période de cahot où, « la tête encombrée » et les « pensées confuses », M^{me} X imaginait les pires suicides, son seul réconfort était sa belle-mère avec laquelle elle s'entendait bien, alors que cela n'avait jamais été le cas avec sa mère, et qu'elle appelait « maman ». En effet, elle refusait de voir P., sauf furtivement, dans les champs, car elle « voulait être sûre de l'aimer ».

Cette période se conclut par l'installation avec P. et le début d'une grossesse, hantée par la culpabilité, car M^{me} X n'était pas encore divorcée. Son amour des enfants n'empêcha nullement une dépression profonde à la naissance de son troisième enfant, un garçon, due à un sentiment d'incapacité et de refus du bébé.

Nous pourrions résumer ainsi ce parcours : d'une part, M^{me} X ne vit que pour les enfants (d'abord ses sœurs puis ses propres enfants) ; d'autre part, elle se sent coupable, contre toute évidence, d'être incapable de les élever ; enfin, elle a suivi le modèle de sa mère, maltraitée par son époux, jusqu'à ce qu'une rencontre, celle du « client », l'en détache à son corps défendant. Ces deux derniers points montrent une identification à un idéal qui implique *a minima* de « faire mieux que sa mère ». Le sentiment d'incapacité et de faute provient de cet idéal maternel rigide par rapport auquel elle se trouve forcément, quels que soient ses efforts, en défaut. Et, d'ailleurs, alors qu'elle aurait dû être soulagée de se retrouver avec P. qu'elle aime, il semble qu'elle ne se soit jamais vraiment pardonné son divorce, qui la mit définitivement en

porte-à-faux par rapport à son idéal (bien que maltraitée, la mère n'avait jamais divorcé). Après, les choses iront mal de façon chronique, avec des sentiments de persécution, des tentatives de suicide répétées, jusqu'à un moment crucial qui aggrava encore les choses : le décès de sa mère, il y a trois ans.

« Elle ne savait pas me voir »

Dans notre entretien, une gradation était sensible, comme si nous passions de la présence des enfants à celle de la mère, comme si l'amour des enfants et le sentiment d'indignité à les élever masquaient autre chose, dont la mère était le pivot et l'enjeu.

Dans un récit saisissant, la fille évoqua un ultime dialogue, atroce et poignant, avec sa mère. « Il y a plein de choses que j'aurais voulu lui dire... J'avais l'impression qu'elle ne m'aimait pas. Avant de mourir, je lui ai demandé si elle m'aimait, elle m'a répondu : "Je t'aime bien." Je me serais bien passée du "bien" ! » La mère, quant à elle, lui demanda autre chose : « Ma mère m'a fait promettre avant de mourir de ne plus recommencer. J'aurais voulu le lui promettre mais je ne pouvais pas... » Échange cruel où se mesure l'ampleur d'un irréductible malentendu entre mère et fille.

Juste avant cette mort, M^{me} X avait fait un rêve qui l'avait frappée et qu'elle commenta ainsi : « Des cauchemars, des trucs étranges. J'ai rêvé que *Maman avait deux coupe-papier dans les yeux*. Il y avait un monsieur, un beau-père. Je volais. » Il est rare qu'on puisse analyser un rêve dans une présentation de malades, mais, là, plusieurs associations l'éclairaient. M^{me} X commenta d'une part la présence du beau-père : « Je voulais qu'elle divorce. Elle ne voulait pas, elle aimait mon père. Elle avait peur de ne pas s'en sortir seule. » D'autre part, celle des coupe-papier crevant les yeux : « Je ne la comprenais pas, maintenant si. *Elle ne savait pas me voir*. » Le choix de l'arme du crime pourrait être dû à son goût de la lecture.

Du reproche à l'autoreproche : la faute originelle

Ce rêve nous montre la crudité de la haine de la patiente envers sa mère et qu'elle était alors dans une phase de reproches (« ma mère buvait et elle était très méchante, elle buvait tellement qu'elle en avait marre et perdait la tête »). Ces reproches concernaient le manque d'amour de sa mère envers elle, son incurie des enfants, son injustice, sa jalousie et sa violence à l'égard de M^{me} X : l'accusation d'inceste avec le père lors de l'anecdote du biberon, ainsi qu'une autre. « J'allais souvent au café avec mon père et elle a voulu, lorsque j'avais 14 ans, me brûler avec un fer à repasser. » En effet, la patiente s'entendait mieux avec son père : « On se comprenait

mieux, je croyais être plus proche de mon père. J'allais au café avec lui à 13, 14 ans pour fuir le bateau et rencontrer des copains et des copines dans les différents ports et au pensionnat. » Ou encore : « Mon père rabaisait ma mère, il disait : "Elle ne comprend rien" et il me demandait de faire les papiers. Ça a creusé un fossé de plus en plus », dit-elle. De sa mère, en revanche, M^{me} X ne garde aucun souvenir personnel de son enfance, ce qui dénote un trou dans la représentation, une perte de l'image mentale de l'objet pourtant le plus important libidinalement, ce qui est caractéristique de la mélancolie ¹. En effet, sa relation libidinale à la mère, faite d'amour et de haine, était incomparablement plus forte que celle, aimante et modérée, à son père.

On peut alors comprendre la genèse de sa mélancolie. Le vœu de mort contre la mère est ancien. L'enfant de moins de 6 ans, face au père qui tabassait sa mère, protégeait ses sœurs mais n'intervenait pas tout de suite entre les deux adultes : « Je devais protéger mes sœurs dans les bagarres entre mes parents. [...] *Il la tapait jusqu'à ce qu'elle ne se relève plus.* Je consolais mes sœurs au début et, après, je me mettais entre eux deux. » Mais la fillette s'interposait trop tard, parce qu'elle pensait qu'en fait le père avait raison de battre sa mère, puisque celle-ci buvait et était si méchante. Certainement, le sentiment d'une faute morale originelle a pris place très tôt dans cette constellation œdipienne, celle d'avoir été le témoin, voire la complice, de ce quasi-meurtre de sa mère par le père. Il s'agit bien sûr d'une interprétation de M^{me} X peut-être rétroactive, car, réellement, qu'aurait-elle pu faire ?

Du désir d'oublier à la volonté de mourir

Pour Freud, la mélancolie a sa source dans la perte d'un objet jadis aimé par le sujet, mais d'une façon ambivalente, mêlée de haine, et les autoreproches énoncés bruyamment par le sujet s'adressent en fait à cet objet perdu ². La relation à la mère présente une telle ambivalence : M^{me} X aspirait à son amour, en vain, et en même temps la haïssait jusqu'à la laisser battre à mort par son père, auquel elle pardonnait tout ou du moins trop. En même temps, cette mère restait pourtant paradoxalement une sorte de modèle : si M^{me} X n'a pas divorcé plus rapidement de son premier mari qu'elle n'aimait pas, c'est, on l'a vu, en suivant la trajectoire maternelle ; simplement, elle voulait la surpasser, aimer les enfants et s'en occuper mieux qu'elle (« les bébés, j'adorais ça. Je gardais les bébés et je n'acceptais pas que ma mère les touche »). D'où le sentiment de faute à la naissance de sa fille, engendrant sa première dépression

1. J. Cotard, « Perte de la vision mentale dans la mélancolie anxieuse » (1884), dans *Du délire des négations au idées d'énormité*, Paris, L'Harmattan, 1998, p. 53.

2. S. Freud, « Deuil et mélancolie » (1916), dans *Métapsychologie*, trad. de J. Laplanche et J.-B. Pontalis, Paris, Folio, 1968, p. 154.

sévère, réactivée ensuite à chaque naissance, et particulièrement à la troisième, alors qu'elle n'était pas encore divorcée et n'était donc plus conforme à ses idéaux de départ. Elle dit en effet avoir « dégringolé » à ce moment-là.

Mais l'après-coup du décès de sa mère a réalisé, du moins le déduisons-nous de cet entretien, ce tournant que Freud nomme l'identification à l'objet perdu dans la mélancolie. En effet, d'une part, elle entendit alors, par deux fois, la voix de sa mère morte l'appeler « au secours ! », ce qui dénote un processus de retour dans le réel de ce qui avait été rejeté depuis l'enfance : la détresse maternelle revenait sous la forme d'une voix surmoïque. D'autre part, le reproche à la mère fit place à un autoreproche insistant : « Je me reproche d'avoir une famille extraordinaire et que je ne leur apporte pas assez. Même enfant, j'avais l'impression que c'était de ma faute s'ils se battaient et que je n'aidais pas assez ma mère. » Dans ce raccourci reliant la famille du présent et celle, révolue, du passé, M^{me} X relie l'autoreproche actuel relatif à son rôle actuel de mère et sa « faute » passée par rapport à sa propre mère. Elle interprète le présent comme l'effet de la faute passée, qu'elle reconstruit après coup, comme un prolongement de celle-ci ³. L'introjection de l'objet perdu rend d'autant plus féroce l'exigence idéale à laquelle elle se mesure depuis toujours (celle d'être une mère parfaite), et cet objet (la mère mauvaise) rend féroce le surmoi, qui, dès lors, condamne à mort le moi identifié à l'objet aimé/haï ⁴. Sans savoir repérer le moment de ce tournant, elle n'est pas sans en avoir remarqué les effets : « Avant, je voulais être tranquille [lors des tentatives de suicide]. Maintenant, j'ai décidé de mourir, c'est tout. » Lorsque j'ai insisté pour savoir la date de ce changement qualitatif dans la motivation suicidaire, elle la situait mal, mais la pression suicidaire était devenue de plus en plus violente, et les tentatives se succédaient sans interruption, sans qu'elle « se relève » entre deux, disait-elle.

Souvent, les suicidants ne reconnaissent pas avoir voulu mourir : ils dénie leur acte contre toute vraisemblance (un jeune homme qui avait sauté d'un pylône

3. « Il ne peut pas juger qu'une modification s'est produite en lui, mais étend au passé son autocritique », écrit Freud dans « Deuil et mélancolie », art. cit., p. 150.

4. Dans « Deuil et mélancolie », Freud explique l'acte suicidaire par un retournement du sadisme contre la personne propre traitée comme un objet, alors que l'intention suicidaire du névrosé résulte simplement d'une impulsion meurtrière contre autrui retournée contre soi ; c'est donc le sadisme qui fait la différence entre l'intention et l'acte (« Deuil et mélancolie », art. cit., p. 160-161). Dans « Le moi et le ça » (1923, dans *Essais de psychanalyse*, nouvelle trad., Paris, Payot, PBP, p. 270-272), Freud explique la férocité accrue du surmoi dans la mélancolie par la déliaison des pulsions de mort et de la libido érotique, due à la transformation de la libido d'objet en libido du moi. En effet, dans la seconde topique, la sublimation et la régression de l'amour d'objet à l'identification produisent toutes deux une « déssexualisation » et une libération de la pulsion de mort dans le surmoi sous forme d'une tendance à l'agression et à la destruction.

5. S. Freud, « Considérations actuelles sur la guerre et sur la mort » (1915), dans *Essais de psychanalyse*, op. cit., p. 26.

électrique me disait ainsi que c'était par accident) ; ils ont voulu dormir, oublier leur souffrance, être tranquille, etc. Peut-être est-ce, comme l'a dit Freud ⁵, parce qu'ils ne croient pas à leur propre mort, ou que leur tentative de suicide est un acte manqué, une « méprise » : ils voulaient en fait tout autre chose que la mort ⁶. Dans le cas de M^{me} X, il est frappant de voir que se succèdent deux périodes, la première à propos de laquelle elle a tenu ce style de discours dénégatoire, et la seconde, actuelle, où elle affirme une volonté absolue de mourir, une détermination terrible que rien ne peut arrêter (cf. schéma). Son visage a beau s'illuminer lorsqu'elle parle de P. et de leur fils, elle n'en dit pas moins, contradictoirement : « J'adore mes enfants mais je n'aime pas la vie ; j'aime P. mais je souffre trop, je n'y arrive plus. [...] Il y a un trop-plein de pensées avant chaque tentative de suicide. J'ai toujours peur pour les autres, pour mon fils, de n'importe quoi, qu'on lui fasse du mal, qu'on lui mette une raclée ou qu'on lui fasse des manières, qu'il ne tombe à vélo. Avec P., c'est pareil : s'il est cinq minutes en retard, je suis complètement paniquée. C'est comme ça depuis toujours. P. s'accroche de plus en plus à moi et ça m'énerve. J'aimerais qu'il m'aime de moins en moins pour pouvoir partir. [...] Il m'a dit qu'il partirait aussi. Je me sens tenue et saturée de la vie. » On voit qu'aucun objet, aucun amour ne la retiennent plus, et que « la pure culture de la pulsion de mort » règne maintenant dans son inconscient : la mauvaise mère introjectée a pris toute la place, et aucun autre objet ne peut plus être investi libidinalement. C'est la fin de toute altérité possible, comme l'a noté Franz Kaltenbeck à propos des écrivains mélancoliques ⁷. Son obsession des malheurs qui pourraient arriver à P. et à son fils est d'ailleurs significative de l'envahissement de toute la libido par la pulsion de mort. N'est-ce pas le surmoi que nous entendons par sa bouche, dans ce discours, sans plus aucun conflit quant aux désirs de vie et de mort, montrant sa terrible détermination mortifère ? Le sujet est résigné à mourir, il ne se révolte plus ; l'objet a éjecté le moi, et le sujet de l'énonciation n'est plus représenté que par les propos unilatéraux du surmoi.

Genèse et structure de la mélancolie

Résumons la genèse de cette mélancolie. Après un certain temps où s'effectue ce que Freud appelle le travail de la mélancolie, la mère aimée et haïe à la fois a été introjectée dans le sujet après son décès ; le reproche à la mère s'est transformé en autoreproche et sentiment de culpabilité qui, rétroactivement, recouvrent toute la vie

6. Sarah Kane, jeune auteur de pièces de théâtre anglaise suicidée à 28 ans, le dit très bien dans sa dernière pièce : « Je n'ai aucun désir de mort / aucun suicidé n'en a [...]. » Elle dit aussi l'aspiration narcissique qui la conduit inexorablement à la mort : « C'est moi-même que je n'ai jamais rencontrée, / dont le visage est scotché au verso de mon esprit [...] » (dans *4 : 48 Psychose*, trad. de l'anglais par É. Pieiller, Paris, L'Arche, 2001, p. 54).

7. F. Kaltenbeck, « Le suicidé et son double : de l'écriture mélancolique », dans G. Morel (sous la dir. de), *Clinique du suicide*, Toulouse, érès, 2002, p. 70-71.

passée du sujet jusqu'au présent. Le « rêve des coupe-papier » montre l'acmé de la haine juste avant la mort de la mère : ensuite, cette haine se retourne contre M^{me} X. L'ombre de l'objet tombe sur le moi, comme le dit Freud⁸. C'est pourquoi la nature de l'envie de mourir de M^{me} X a changé de cette façon aggravée qu'on repérait dans l'entretien. Avant, certes, elle s'était déjà fixée à un idéal extrait du modèle maternel, *a contrario* en ce qui concerne les enfants et à l'identique en ce qui concerne le mariage malheureux, et elle ne se sentait pas à la hauteur de cet idéal, ce qui provoquait la dépression. Mais le processus mélancolique n'avait pas encore abouti à « une pure culture de la pulsion de mort⁹ ».

Dans « le rêve des coupe-papier », l'image des yeux crevés par ces coupe-papier est tirée métaphoriquement du reproche adressé à la mère : « Elle ne savait pas me voir. » « Savoir », dans la région du Nord, signifie « pouvoir » : « Elle ne pouvait pas me voir » est la formule condensée du manque d'amour reproché à la mère, qui équivoque avec le fameux amour maternel qu'on dit d'habitude aveugle dans ses excès. Ici, c'est ironiquement l'inverse. La pulsion scopique y est prévalente, et on constate en effet son importance à d'autres éléments du discours de M^{me} X. D'abord, sa coquetterie, son apparence soignée et élégante lors de notre entretien, assez inhabituelles à l'hôpital. Ensuite, son insistance sur le maquillage du cadavre maternel : « Quand ma mère a été hospitalisée, j'étais allée la voir un matin. Elle a voulu que je lui sorte la jambe du lit. Sa jambe était toute bleue et j'ai appelé une infirmière, qui m'a dit qu'elle n'en avait plus pour longtemps. Le soir même, elle était en train de mourir. [...] Je ne pensais pas que ça arriverait un jour... J'avais un bâton de rouge à lèvres dans ma poche mais je n'ai pas réussi à lui en mettre, j'ai dû demander à l'infirmière. » Freud a insisté sur la nature narcissique du lien ambivalent du mélancolique à son objet avant la perte de celui-ci, et, dans le cas de M^{me} X, on a en effet noté la force de son identification imaginaire à sa mère.

On retrouve là une dichotomie caractéristique de la mélancolie. D'une part, l'objet perdu et introjecté est mortellement haï, mais d'autre part son image est conservée précieusement comme si une sorte d'autel était élevé à une idole éternisée – mais ce n'est qu'une écorce vide. Précisons cela avec des notations lacaniennes contemporaines du séminaire *L'angoisse* (1962-1963).

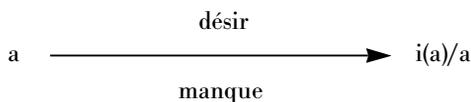
Le sujet (S barré) est le sujet du signifiant, représenté par un signifiant pour un autre signifiant. Il est donc repérable dans l'énonciation.

L'objet *a* est l'objet cause du désir ; il n'est pas ce qui est visé par le vecteur du désir, l'objet de l'intentionnalité du désir, mais reste en arrière comme sa cause mas-

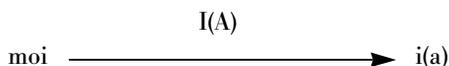
8. S. Freud, « Deuil et mélancolie », art. cit., p. 156.

9. S. Freud, « Le moi et le ça », art. cit., p. 268.

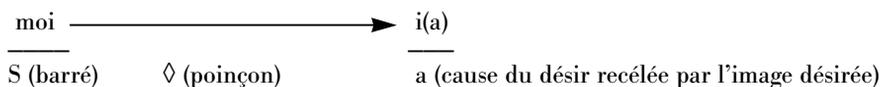
quée, habillée par l'image de l'objet, $i(a)$. Contrairement à celle-ci, il est non spécularisable :



Je me réfère au couple du stade du miroir, médiatisé par la reconnaissance de l'Autre ; le sujet se repère sur l'idéal du moi $I(A)$ et le moi s'identifie au moi idéal $i(a)$:



« Normalement » (dans la névrose ou dans la mélancolie non déclenchée), l'image idéale recouvre le réel et le voile de représentations fantasmatiques :



Dans la mélancolie, il existe une séparation entre le réel (l'objet perdu et introjecté, l'objet a) et l'imaginaire (l'image embellie, $i(a)$) qui explique l'attraction mortelle exercée par l'image fantomatique de l'objet perdu qui revient dans bien des cas « chercher » le sujet. Ici, l'entretien ne faisait pas apparaître une telle aspiration ; en revanche, le sujet a témoigné de l'appel spectral de la mère morte sous la forme d'une hallucination verbale.



$S \text{ (barré)} \diamond a$: cette liaison est détruite par l'introjection de l'objet perdu et la perte définitive de l'objet a . La liaison perpétuée à l'image de l'objet perdu et la force meurtrière du surmoi expliquent la présence fréquente de spectres et de fantômes qui « reviennent » chercher le sujet pour le tuer. « $i(a)$ » devient dans ces cas le porte-parole du surmoi mortifère.

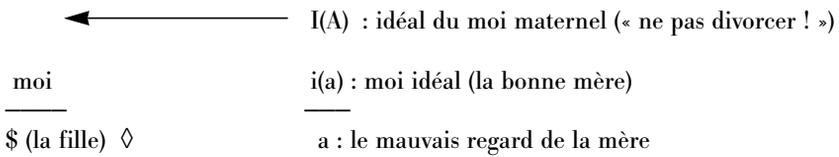
Freud a insisté sur la méconnaissance du mélancolique par rapport à la perte subie : « [...] on peut admettre [...] que le malade lui non plus ne peut pas saisir consciemment ce qu'il a perdu. D'ailleurs ce pourrait être encore le cas lorsque la perte qui occasionne la mélancolie est connue du malade, celui-ci sachant sans doute *qui* il a perdu mais non *ce* qu'il a perdu en cette personne ¹⁰. » Ce que le sujet a perdu à jamais, c'est ce que Lacan a appelé l'objet a , que nous pouvons préciser plus que Freud ne l'a fait avec l'expression de « l'objet perdu », laquelle désigne ici la mère.

10. S. Freud, « Deuil et mélancolie », art. cit., p. 149.

L'objet *a*, c'est l'objet libidinal que le sujet *était pour l'autre*, la place précise qu'il occupait dans le désir de la mère : dans le cas de M^{me} X, cet objet *a* équivalait à ce regard que sa mère portait sur elle, ce regard mauvais, négatif sur sa fille aînée qu'elle accusait d'inceste et avait voulu défigurer avec un fer à repasser. Ce regard, équivalent pulsionnel de l'objet *a*, est mis en scène dans « le rêve des coupe-papier ». Ce qui est perdu à jamais est le lien à l'Autre maternel qui ne consistait plus qu'en ce regard mauvais. Ensuite, il est présent dans le réel : c'est un regard qui tue. C'est ce point de méconnaissance du sujet mélancolique, de refus de savoir quel est l'objet de sa perte, alors même que cela paraît à nu dans son discours que Freud jugeait si lucide, que Lacan a caractérisé comme un « rejet de l'inconscient ¹¹ ».

Schéma de genèse de la mélancolie de M^{me} X

Première période : la dominance de l'idéal du moi



Moment de la perte et du travail mélancolique

- Instant de voir l'objet *a* : le rêve des coupe-papier mettant en scène la référence au regard de la mère.
- Mort de la mère et introjection de l'objet
- Retour halluciné de l'objet : la voix de la mère (le reproche)

Deuxième période : La dominance de l'objet a

Les deux niveaux agissent séparément :

- moi → (i(a) : l'idole maternelle, une image belle, idéalisée d'elle arrangée ou de la mère (le rouge aux lèvres sur le cadavre))
- S ◇ *a* est détruit et il ne reste que le regard tuant dans le réel, *a*, le regard mauvais perdu de la mère. Le sujet cherche à basculer de la scène du monde, car il n'est plus vu par sa mère morte. Ce qui est perdu est le lien de l'objet *a* et de l'Autre.

11. J. Lacan, « Télévision » (1973), dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 526.